

Brouillard

LA MESSE DE PÂQUES TOUCHAIT À SA FIN ; il l'écoutait, debout au fond de la minuscule chapelle. Les quelques bancs étaient occupés par une trentaine de personnes, et, dès le début, il s'était levé pour céder sa place à une vieille dame. Les gens de ce hameau se connaissaient tous, il était le seul étranger. Est-ce pour cela qu'il s'était senti à l'écart, tout au long de la cérémonie — si ce terme pompeux pouvait s'appliquer en ce lieu dépouillé où pénétrait de partout un froid humide, venu du brouillard où la région entière était plongée ? Et pour d'autres raisons, aussi. Avant la communion, un mince épisode avait attiré son attention : devant lui, un couple, apparemment la cinquantaine ; l'homme massif, avec une grosse tête, des cheveux grisonnants coiffés à la brosse, le visage rougeaud. La femme proprette, plus petite, sans rien qui attirât l'œil. À un moment donné, s'inclinant un peu vers son mari, elle avait de la main rectifié le pli du col fourré de sa canadienne. Il avait tourné la tête vers elle, et ils avaient échangé ce regard d'entente et ce demi-sourire familiers aux ménages qui sont de bon accord. Puis ils avaient repris le livre de chants sur lequel ils se penchaient tous deux. Et lui, le solitaire, son cœur s'était serré ; oh, pas de jalousie, Dieu merci. Le bonheur des autres ne lui était pas amer, mais lui faisait éprouver plus durement cette douleur jamais éteinte. Comme le vagabond qui piétine dans la rue enneigée et passe devant une fenêtre éclairée où l'on devine, vaguement, des gens assis au chaud, à la lumière, savourant

paisiblement une atmosphère d'affection. Image banale, bien sûr, mais la seule à traduire ce qu'il éprouvait.

Le prêtre avait dit que tous devaient éprouver la joie de Pâques, de la Résurrection : malgré tous ses efforts, il s'en sentait exclu. Oui, le Christ était ressuscité, il le croyait. Et il croyait qu'à la fin des temps les morts reviendraient à la vie. Et tout ce qui lui restait d'espérance s'attachait farouchement à ce qu'il voulait, de toutes ses forces, rester une certitude, la retrouver, alors. Mais il était seul, maintenant, dans la vie, ignorant quand viendrait la fin des temps, quand viendrait la fin de son temps. La seule chose sensible, palpable et sûre, celle-là, s'était sa dérélition, sa souffrance. Ces braves gens devaient lui ressentir assurément cette joie de Pâques. Pas lui, seul et debout au fond de la chapelle, tandis que les autres formaient un bloc compact : les enfants devant, les femmes, presque toutes solidement bâties avec des joues pleines sous le fichu, et quelques hommes âgés. Des fidèles, oui, et qui méritaient vraiment ce nom. Le prêtre ne venait dire la messe qu'une fois par mois ; les autres dimanches avait lieu une réunion de prières où tous se retrouvaient avec une foi certaine et tranquille qu'il avait pu constater, venu déjà par hasard dans cette assemblée. De braves gens, certes, mais qui formaient un groupe auquel il se sentait étranger, tout comme il était étranger à la joie de Pâques.

« Allez, dans la paix du Christ — Nous rendons grâce à Dieu. » La messe était dite ; il ouvrit aussitôt la porte derrière lui, et se retrouva sur la placette devant l'église, en plein brouillard ; froid, humide, qui étouffait tous les bruits. Quelques pas sur la petite route qui descendait vers la droite, des fantômes de murs qui se dissolvaient derrière lui, et déjà le hameau était devenu invisible. Sa marche silencieuse le situait dans une sorte de cage qui se déplaçait en même temps que lui : quelques mètres en avant, c'était un néant cotonneux d'où son avance faisait émerger des buissons grisâtres,

un tronc d'arbre dont les hautes branches se distinguaient à peine, une palissade qui bordait un pré. Hors de ce cercle, rien n'était visible, et derrière lui le brouillard se refermait aussitôt.

« Ainsi va la vie », songeait-il. « À peine vécu le passé s'efface derrière moi ; le pas que je viens de faire est aussi loin de ma portée que s'il avait été accompli il y a des milliers d'années. C'est une terrible chose que cette irréversibilité du temps. Je n'aime pas le train parce que chaque tour de roue sombre dans le passé aussitôt, de façon inéluctable. Et l'avenir m'appartient encore moins, puisqu'il sera toujours autre que je l'aurais voulu, en tout cas hors de ma portée. Cette route n'est visible pour moi qu'au moment où j'y pose mon pied. La seule parcelle de vie qui pourrait m'appartenir vraiment serait le présent : le seul point dans le présent où la courbe de ma vie tangente la ligne du temps. Mais justement, un point n'a pas d'étendue ni de durée. Il est imperceptible, insaisissable. Alors, que me reste-t-il ? Pascal l'a dit avant moi, et, bien sûr, mieux que moi : « Nous ne pensons presque point au présent ; et si nous y pensons, ce n'est que pour en prendre la lumière pour disposer de l'avenir. Le présent n'est jamais notre fin : le passé et le présent sont nos moyens ; le seul avenir est notre fin. Ainsi nous ne vivons jamais, mais nous espérons de vivre ; et nous disposant toujours à être heureux, il est inévitable que nous ne le soyons jamais. » C'est un des aspects les plus tragiques de la condition humaine que d'être prisonnier de cette dimension univoque du temps. Peut-être la contemplation de Dieu après la mort sera-t-elle un éternel présent. Mais dans cette vie, ce qui fut ne sera jamais plus. Reste le souvenir, imparfait, incomplet, avec ses distorsions et ses lacunes. Si inégal à ce qu'on lui demande qu'il accroît encore la douleur. Comme ces photos que j'ai d'elle, presque des trahisons, car ces moments immobilisés par l'instantané, isolés du courant continu de l'existence ne

peuvent évoquer celle qui était la vie même. »

Il marchait, et le brouillard paraissait s'épaissir encore : on entendait les gouttes tomber des feuilles des arbres. Point d'oiseaux : que pouvaient-ils donc faire ? Par moments des sonnailles étouffées révélaiient la présence de vaches aux pâturages. La route tournait, longeait des plantations de maïs dont il ne voyait que les premières rangées. Oh, il n'était pas égaré ; même pas cela, le pays lui était trop connu avec sa platitude banale. Pas de colline à gravir pour dépasser peut-être cette nappe d'ouate grise. Il laissa sa mémoire évoquer à sa guise d'autres lieux, pour servir d'antidote à ce cachot brumeux. Les images colorées se succédaient comme sur un écran, sans qu'il les eût consciemment choisies : il se voyait descendre par un petit sentier vers l'anse de la Galère^a ; le bleu profond de la mer quand souffle le mistral, avec cette écume d'un blanc étincelant sur la crête de chaque vague, et ce remous plus sombre encore qui décelait un récif caché, pendant que crissaient les cailloux ronds que roulait le ressac sur la grève. Ensuite, sans aucune transition, un sous-bois en Chartreuse, des arbres immenses, presque irréels, comme dans les gravures de Gustave Doré, et dans la brèche du col une plaque de ciel cobalt. Puis il croyait sentir la lourde chaleur de ce ravin escarpé qu'il remontait obstinément, les yeux fixés sur une incroyable silhouette rocheuse, courbée comme un S vertical, la lame d'Adrech^b. Enfin, adossé au cairn du sommet du Pelat^c, il contemplait de très haut le lac d'Allos, ce morceau de ciel tombé entre les montagnes.

Mais toute cette lumière restait impuissante contre la brume humide qui stagnait pesamment autour de lui, contre la lumière grise sous laquelle il avançait et qui évoquait une

a. À mi-chemin entre Les Lecques et Bandol.

b. Rive droite du Bès, affluent de rive droite de la Bléone, entre Barles et Digne. Voir la nouvelle *Le village abandonné* et la carte.

c. 3.051 m, point culminant du massif de la Cayolle.

sorte d'aquarium sans couleurs.

Il s'arrêta devant une brèche de la haie, entre un acacia hargneux et un saule nain qui poussait bravement ses branches au-dessus d'un tronc noueux en forme de mas-sue. Devant lui, un pré, distinct sur quelques mètres, puis le brouillard s'épaississait très vite. Une tache d'un bistre foncé devait être un arbre isolé. Comme posée à plat par un pinceau chinois sur un fond de soie gris perle se devinait très vaguement une ligne découpée, la lisière d'un bois. Éloignée, dans la réalité, d'une cinquantaine de mètres, elle semblait ici peinte sur un décor dressé à une distance indéterminée ; le brouillard qui abolissait le temps fondait aussi toutes les dimensions. Ainsi cette masse grisâtre et menaçante, tout à l'heure, qui s'était soudain résolue en un très banal poteau indicateur. La condition humaine, qui s'attriste de la distance et du temps où elle se trouve prisonnière, s'avérait donc tout aussi désemparée quand la brume amuissait les limitations familières.

Pour lui, c'était une aggravation de sa solitude, déjà intolérable. La pire douleur morale qui puisse accabler un homme, voilà ce qu'il avait éprouvé, et qu'il éprouvait encore : ce chagrin jamais usé par la suite des jours et sans cesse renaissant, cette main d'ombre qui étreint soudain le cœur et vous arrête au bord de votre vie béante, ce gouffre que l'on sent devant soi, et qui s'approfondit derrière, déjà insondable, quand on essaye de se retourner vers le passé comme un refuge ; ce qui reste à vivre, quand on n'a plus vraiment de raison de vivre, et qu'on sait seulement qu'on se dirige dans le brouillard vers une fin dont on ne sait ni le jour ni l'heure.

À quoi bon rester là debout, les pieds dans l'herbe mouillée ? Ce lieu ou un autre, quelle importance ? Ainsi que dans la vie, il est impossible de s'arrêter longtemps sans trembler de froid. À nouveau, il suivait la petite route,

obéissant machinalement à ses sinuosités, toujours prisonnier de ce cachot de brouillard qui se déplaçait en même temps que lui. Physiquement seul, oui. Moralement seul ? L'être aimé peut mourir, hélas, mais l'amour ne meurt pas, toujours lumineux : « Par delà cette brume, je sais qu'elle me voit, qu'elle perçoit tout ce que je sens. Espoir ou certitude, au fond c'est la même chose. Viendra le jour où je la retrouverai derrière la porte noire. Elle m'attend, avec la même fidélité qui me fait aller vers elle. Les indifférents peuvent penser qu'il s'agit là d'une imagination consolante. Non ; il n'est pas de consolation contre la mort. Seulement une conviction si profonde qu'elle donne la force de continuer à vivre. Mais la nuit est longue, presque désespérément. Guetteur, vois-tu l'aurore ? »

Il passait devant un chemin à droite qu'il savait aboutir à une carrière abandonnée où stagnait un étang. Sinistre par beau temps, cette eau livide n'avait rien maintenant qui pût l'attirer. Non qu'il y eût là tentation de suicide. Il pensait avec une ironie apitoyée qu'on veut bien se noyer, mais à condition que l'eau ne soit pas trop froide. Pauvre humanité, si illogique et enfantine dans ses désirs et dans ses peurs. Et puis l'on ne vit qu'en avançant : pourquoi perdre son peu de courage à se fourvoyer dans cette impasse ?

Physiquement, ce brouillard devenait pénible : comme il se produit dans ce cas, ses yeux, à force de vouloir distinguer des formes, finissaient par confondre le réel et l'imaginaire ; des apparences grises s'avéraient soudain n'être qu'illusions, tandis qu'un arbre inattendu se matérialisait d'un autre côté, avant de se dissoudre progressivement dans le néant. Encore une fois, n'était-ce pas là l'image de la vie ? Passer au milieu de fantômes évanescents et trompeurs, vite disparus dans la brume de l'oubli, ne voir distinctement que dans un court rayon autour de soi, s'attacher à ceux qu'une faible lumière éclaire ainsi, trouver le seul amour vrai, en être séparé par

la mort, et ne plus entendre qu'une voix lointaine assourdie par le brouillard. Il s'aperçut soudain que ses yeux étaient pleins de larmes. Pourquoi en avoir honte ? La douleur est la marque et le privilège de l'amour : « Gémir, pleurer, prier est également lâche », prétendait l'autre idiot^a. Et d'autres assurent, avec une bêtise tout aussi docte qu'il ne convient pas à un homme de verser des larmes : c'est bon pour les femmes. Il haussa les épaules : le Christ avait pleuré Lazare mort, sans que personne eût songé à l'en blâmer. Le Christ, l'ami fraternel, dont il devinait la présence invisible dans le brouillard. Peut-être, s'il avait su mieux écouter, aurait-il pu entendre ses pas, à côté des siens. Ah, pourquoi le Seigneur reste-t-il toujours invisible ? Mais saurait-on seulement le reconnaître si on le voyait ?

La route montait, maintenant, et son allure se ralentit. Il allait sans but conscient, là où son corps le menait. Au débouché d'un bouquet d'arbres, une tache claire attira son regard : les prés faisaient place à des dalles de calcaire qui émergeaient d'une mince couche de terreau. Il cheminait au flanc d'une colline, médiocre sans doute, mais qui dominait tout de même ce plat pays. La brume semblait s'épaissir encore autour de lui, tandis qu'une sorte de luminescence d'opale, au-dessus, blessait les yeux. Le plafond était encore loin, mais il savourait cette luminosité trompeuse, bien connue et si redoutée de ceux qui, en montagne, se trouvent pris au piège du brouillard sur les pentes de neige. Il marchait, les paupières à demi-baissées, toujours songeur.

La solitude est terrible, quand elle est imposée. Mais était-il constamment seul ? Sa mémoire lui montrait des visages amis, vivants, colorés, saisis dans leur expression familière. Celui-ci, rond, animé, joyeux, et son mari, maigre, barbu, méphistophélès amical et sarcastique. Celui-là, mince et passionné sous de courts cheveux argentés, ce regard

a. Alfred de Vigny.

pénétrant, cet accent ensoleillé, et, chez son mari, ironique et gentil à la fois. D'autres visages encore ; des traits fins et des yeux de biche, l'expression vulnérable, chez l'une ; et cette autre aux cheveux gris, volubile et passionnée. Et sa chère filleule qui l'écoutait patiemment en clignant des yeux contre la fumée de sa cigarette. . .

« Il n'est donc pas de solitude absolue », se disait-il, « du moins dans mon cas. Il était précieux de ressentir au cœur la chaleur de l'amitié. Précieux et rare, car elle n'était pas donnée à tout le monde. Je me plaignais de n'avoir pas de beaux souliers, et j'ai rencontré un homme qui n'avait pas de pieds. » Certes, il était bon de constater la relativité des choses, mais le chagrin n'a jamais été adouci par la découverte de la souffrance des autres.

« Ce n'est pas là égoïsme, mais je suis le seul à assumer complètement la douleur de l'avoir perdue. Pis encore, d'être obligé de faire devant les autres figure plus ou moins joviale, pour ne pas représenter éternellement la statue de l'affliction. Assez joviale pour que certains pensent que je l'ai oubliée, que je me suis consolé, selon leur horrible expression — et pourquoi pas avec une autre, pendant qu'ils y sont ? et plusieurs y sont en effet. L'opinion des butors importe peu, sans aucun doute. Mais la douleur profonde doit être discrète. Ceux que je vais retrouver tout à l'heure ont le droit d'attendre un personnage à peu près avenant, non une sorte de fantôme voilé de noir, un reproche vivant. »

Ah, pourquoi tout était-il si compliqué ? Cet affreux mot, presque imprononçable, et pourtant le seul à traduire les faits : incommunicabilité. Pourquoi était-on prisonnier de sa propre personne, déjà bien difficile à connaître et à supporter, au point de ne connaître autrui qu'à travers une brume d'incertitudes et de malentendus ? Décidément, ce brouillard qui l'entourait était bien symbolique et s'étendait à tous les domaines : il était rare d'apercevoir son prochain dans la

clarté, de le comprendre et d'être compris de lui, de devenir perméable. Si — dans les ménages qui s'aiment et, on ne croyait pas si bien dire, s'entendent ; comme celui qu'il venait de voir à l'église. Et lui-même. . . il se souvenait brusquement comme, au cours des repas, dans un moment de plein accord que traduisait l'échange des regards, ils se tendaient la main à travers la table, sous l'œil amusé et indulgent des enfants : « Que l'homme ne sépare pas ce que Dieu a uni. » Mais c'est Dieu lui-même qui les avait séparés !

Il poussa du pied un caillou sur le bord de la route ; non, il ne s'était pas révolté, mais le Seigneur était parfois bien dur. Et les pourquoi sans réponse jalonnaient impitoyablement la vie. Sa pensée se hâtait, avec une fièvre presque incohérente : « Au bout du compte, rien ne vaut vraiment la peine, sauf l'amour, unique et vrai, l'amitié, rare et précieuse, et le travail. *Aut si laboratur, labor amator*^a. » Le seul point sur lequel il donnait raison à Saint Augustin. Pour tout le reste, sa théologie le révoltait, son style l'exaspérait, et quel affreux latin ! Et damner les bébés pour leur concupiscence ! et ça s'appelait un père de l'Eglise !

Bon, inutile de se fâcher pour si peu ; les lecteurs augustiniens, actuellement, ne devaient pas courir les rues, mais plutôt des spécimens de faune bien pire. Pourquoi lui revenait-il à l'esprit une citation biblique : « Celui qui adore la bête boira le vin de la colère de Dieu. » La bête que chacun porte en soi, plus ou moins redoutable, plus ou moins assoupie, mais toujours aux aguets. Et l'autre imbécile^b avec son : l'enfer, c'est les autres. Mais non, c'est soi-même, se disait-il, tout en songeant qu'il dramatisait peut-être l'impression d'isolement absolu que lui donnait le brouillard. D'abord, il n'était pas perdu et il ne l'avait jamais été : il savait que la route approchait du sommet de la colline, que sans doute la

a. *Ou du moins si l'on souffre, on aime sa peine.* Saint Augustin.

b. Jean-Paul Sartre.

vue allait s'ouvrir sur la vallée du Rhône où d'ordinaire le vent chassait les brumes. Et puis il était seul, mais pas abandonné de tous. Plusieurs fois, dans le passé, il avait éprouvé, par une sorte de télépathie, que l'effleuraient timidement des antennes invisibles, pensées ou prières venues de ses amis. En ce moment même. . . Bien sûr, une analyse froide dissolvait cette impression, mais il lui semblait ingratitude de la nier. C'était trop facile de trouver à tout des explications prétendument rationnelles, et, finalement, desséchantes, à la manière d'un crétin intégral comme Voltaire.

« Me voilà tout d'un coup échauffé dans mes humeurs, pensait-il. Est-ce d'avoir avivé mes acrimonies en songeant à quelques-unes de mes bêtes noires, ou simplement le fait d'avoir gravi la côte un peu vite ? Mettons que c'est psychosomatique, et n'en parlons plus. *Paulo majora canamus*^a. Du pédantisme, à présent ! Il est vrai que l'agacement masque un court instant le chagrin, mais il ne le fait pas disparaître : le chagrin monte en croupe et galope avec lui. Si j'en suis réduit à citer du Boileau ! Ah, voilà que la route redescend un peu, le point de vue n'est pas loin. »

Et soudain, brutalement, il ressentit cette impression trop familière, ce serrement de cœur au moment où un souvenir inattendu s'imposait à sa mémoire : ce regard, la veille de sa mort. Au soir, il était allé à l'hôpital, lui rendre visite. Une de ses belles-filles lui faisait manger un yaourt, patiemment, à la cuiller, car elle ne pouvait plus soulever ses mains, qui reposaient inertes sur le drap. Il lui avait montré les dernières photos des enfants, mais au lieu de les regarder c'était lui qu'elle fixait en plein dans les yeux, sans ciller, sans rien dire, avec une tension tragique, comme si elle savait qu'elle le voyait pour la dernière fois. Et sans doute le savait-elle avec la terrible prescience des mourants. Regard chargé de

a. *Chantons des choses un peu plus relevées*. Virgile (Eglogues, IV, 1).

la douleur de la séparation, mais aussi de certitude : même la mort proche ne mettrait pas fin à cet amour et à cette espérance : « Mais, Seigneur, mon espérance est une petite flamme dans le vent. Et vous avez dit que vous n'étiez pas venu pour éteindre la mèche qui fume encore. »

D'un seul coup il avait émergé du brouillard qu'il pouvait apercevoir comme une muraille grise en se retournant. Le soleil était là, quand on le croyait disparu à jamais. En quelques pas il avait atteint une aire dégagée autour d'une grande croix de pierre qu'il contourna pour atteindre le bord de la plate-forme cimentée. À une centaine de mètres au-dessous, un village, encore frileux, mais dont les maisons se fleurissaient déjà de roses rouges. Puis le grand château, avec sa terrasse et une allée d'arbres bordant le Rhône, et le fleuve lui-même, entourant de ses bras jaunes quelques îlots broussailleux. Au-delà, le pays des collines et des vallons où des îlots de maisons et de fermes se groupaient ça et là autour d'un clocher. Un vent léger, net et sain, chassait tous les miasmes brouillardoux.

« Me suffit-il d'être sur une hauteur, de jouir d'un paysage aux reliefs accentués, de sortir des plats pays, pour me sentir mieux, physiquement et moralement ? Cette joie de Pâques que le curé me prêchait en vain tout à l'heure me paraît moins impossible, maintenant. Le bonheur est fini pour moi, certes. Peut-être, un jour, une certaine joie. . . »

Il s'aperçut qu'une phrase pianistique résonnait en lui, *les muletiers devant le Christ de Llivia* de Déodat de Séverac, cette pièce qu'il aimait tant jouer autrefois, splendide variation, méditation plutôt autour du psaume : « *O crux, ave, spes unica — paschale quæ fers gaudium. . .* »^a Il se retourna

a. *Salut, ô Croix, unique espérance — Toi qui apportes la joie pascale.* Premiers versets de la sixième strophe de l'hymne *Vexilla Regis*, composé au VI^e siècle par Venance Fortunat, évêque de Poitiers et poète chrétien.

vers la grande croix, blanche sous le ciel d'un bleu léger, levant les yeux pour la regarder, d'un geste mi-prière, mi-espérance. Tout était donc symbole en ce jour ? Et pourquoi pas ? Apercevoir une valeur symbolique dans le quotidien est d'un grand secours et souvent d'une réelle beauté. Microcosme et macrocosme. Oui, l'ésotérisme était un fait, non une théorie fumeuse ; il faut être bien pauvre d'esprit pour le nier. Oh, il savait parfaitement que cette croix n'avait pas poussé là par miracle, juste pour le faire méditer et l'aider dans sa peine ; que son ange gardien (un fort, avec des nerfs d'acier !) ne l'avait pas remorqué à travers le brouillard pour des fins d'édification (et après tout, pourquoi pas, en effet ?), mais il ne croyait jamais au hasard seul et à la nécessité ; il croyait à la grâce et à la liberté. Oui, « *o crux, ave, spes unica* ».

Bien sûr, il lui fallait maintenant redescendre ; il ne pouvait rester là. Il devait partir, comme tout à l'heure à la fin de la messe, se plonger à nouveau dans le brouillard froid, celui de la vie quotidienne ; mais peut-être un peu moins seul : « Allez, dans la paix du Christ ».

Il est parti d'un pas rapide, tôt disparu dans la brume grise. La grande croix dominait le pays des hommes. Combien d'entre eux, en bas, levaient-ils les yeux pour y chercher secours ? Mais elle se dressait, devant l'immense paysage.